Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 5 (1955)
Heft: 4

Buchbesprechung: Bibliographie

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 02.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Kerygma und Dogma. Zeitschrift für theologische Forschung und kirchliche Lehre. Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht.

Nous avons reçu le premier fascicule de cette nouvelle revue théologique, daté de janvier 1955. Elle paraîtra quatre fois par an, sur quatre-vingts pages. La rédaction est assurée par le professeur Joest, de Neuendettelsau, tandis que les noms des professeurs Gloege, Prenter et Schlink figurent au comité de rédaction. Dans la liste fort nombreuse des collaborateurs, nous relevons surtout les noms de théologiens luthériens, dont ceux des professeurs Cullmann, P. Brunner, N.-A. Dahl, Prenter, von Rad, Skydskaard, etc.

Ce premier numéro est très prometteur. Il contient, en particulier, un long article du professeur Schlink qui, sous le titre « Sagesse et folie », étudie les notions de sagesse et de folie dans les thèses luthériennes de la dispute de Heidelberg (1518). Sur cette base historique, cette étude n'aborde rien moins que le problème des relations de la philosophie et de la théologie dans les perspectives luthériennes. On trouvera, dans le même sommaire, des articles importants de Gloege sur le « personnalisme » théologique (en particulier dans la pensée de Gogarten), et de Prenter sur la confession d'Augsbourg et la doctrine catholique romaine du sacrifice eucharistique. La troisième étude est due au professeur Peter Brunner ; elle porte sur l'herméneutique de saint Augustin.

On voit d'ici tout l'intérêt de ce premier numéro d'un périodique qu'il importera de suivre avec attention.

PIERRE BONNARD.

GEORG BEER und RUDOLF MEYER : *Hebräische Grammatik*, Band II. Berlin, Walter de Gruyter & Co, 1955, 195 p. Sammlung Göschen, Band 764/764a.

Ce second volume de la Grammaire hébraïque de Georg Beer, remaniée et éditée par Rudolf Meyer, contient une étude des formations verbales, un exposé de la syntaxe et des tabelles-résumés.

Les noms des deux auteurs, bien connus dans le domaine des recherches sémitiques, sont une garantie du sérieux et de la qualité du travail présenté. Leur Grammaire hébraïque est bien dans la ligne des grandes grammaires comparées des langues sémitiques, que la science allemande a fait paraître depuis la fin du siècle dernier. Ils ne redoutent pas de faire des références constantes aux autres langues parentes : l'arabe, le phénicien, l'ugaritique, l'accadien, le cananéen, sans oublier l'inévitable et mythique sémitique primitif ; il y a des transcriptions en lettres latines, d'autres en caractères grecs... Bref, il faut apprécier comme il convient l'érudition immense, la somme d'observations, la minutie et le soin apportés à la composition de ce livre.

Qu'on nous permette toutefois une réflexion : dans un ouvrage qui ne veut pas être une grammaire comparée, à quoi sert ce déploiement d'érudition ? permet-il une meilleure compréhension du sujet ? Ne serait-il pas plus fructueux de faire une étude en profondeur de la langue hébraïque, de l'étudier

pour elle-même, afin de l'expliquer par le dedans, plutôt que de l'approcher, comme cela s'est trop fait, par la surface ?

Une grammaire hébraïque, qui expliquerait les mécanismes intérieurs de cette langue, où l'érudition et la connaissance des autres langues sémitiques resteraient sous-jacentes, guideraient et éclaireraient la recherche et l'exposé, sans les encombrer, une telle grammaire serait extrêmement utile. Car nous ignorons encore trop de choses sur l'hébreu : par exemple, sur sa phonétique — dont quelques grandes règles, clairement dégagées, réduiraient probablement beaucoup les difficultés rencontrées dans l'étude des formations nominales et verbales — sur la syntaxe — les nuances de la phrase nous échappent encore en grande partie — et sur tant d'autres points. Un tel ouvrage existe déjà en français, et c'est en suivant cette direction, croyons-nous, que les progrès les plus sensibles seront obtenus.

Cette réflexion n'a pas pour but de diminuer la valeur du livre qui nous a été soumis, mais nous désirions attirer l'attention sur une différence de méthode qui a son importance.

MICHEL TESTUZ.

FULBERT CAYRÉ, A. A. : *La contemplation augustinienne.* Principes de spiritualité et de théologie. Paris, Desclée De Brouwer, 1954, 287 p. Bibliothèque augustinienne.

En 1927, l'ouvrage du P. Cayré (Paris, A. Blot, 1927, 337 p.), dont on nous donne aujourd'hui une seconde édition remaniée, contribua à poser et à résoudre partiellement l'un des problèmes les plus délicats de la pensée augustinienne, celui de sa signification mystique. Selon le P. Cayré, certains textes des *Confessions*, du *De Trinitate* sont l'œuvre d'un mystique, dont la notion centrale « la contemplation » doit être étudiée dans son contexte intellectualiste. L'auteur tient compte des recherches faites dans ce domaine ces dernières années ; il a supprimé les passages relatifs aux rapports entre la spiritualité augustinienne et les spiritualités thomiste et carmélitaine. Ceux qui s'intéressent à la théologie augustinienne seront heureux d'avoir à leur disposition cet ouvrage dont Gilson disait : « Ce livre est indispensable pour ce qui concerne les idées fondamentales de sagesse, de science et d'intelligence chez saint Augustin. »

GABRIEL WIDMER.

B. H. VANDENBERGHE, O.P. : *Saint Augustin et le sens du péché.* Bruxelles, La pensée catholique, s.d., 60 p. Collection « Etudes religieuses ».

L'auteur, persuadé de l'actualité des témoignages de saint Augustin sur sa vie pécheresse et de sa conception de la notion de péché dans ses luttes contre le donatisme et le pélagianisme, présente et commente des textes significatifs tirés des *Confessions*, des *Sermons* et de la *Correspondance* de saint Augustin. Cette brochure ne saurait remplacer l'ouvrage plus technique de R. Jolivet (*Le problème du mal d'après saint Augustin*, Paris, Beauchesne, 1936).

GABRIEL WIDMER.

ANDRÉ HAYEN, S. J. : *L'intentionnel selon saint Thomas*. Préface par le R.P. J. Maréchal, S.J. Paris-Bruges-Bruxelles, Desclée De Brouwer, 1954, 286 p. Museum Lessianum, 39.

Lors de la parution de sa thèse (1942), dont il nous donne ici une seconde édition revue et corrigée, le P. Hayen interprétait la philosophie de saint Thomas comme un effort de conciliation entre le platonisme et l'aristotélisme ; aujourd'hui, il la considère comme plus religieuse et plus métaphysique. Cette nouvelle perspective ne modifie pas son analyse de l'intentionalité à ses différents niveaux ; cependant, quelques adjonctions (cf. p. 175, 188) font allusion à l'influence que l'œuvre de Blondel a joué dans ce changement. L'auteur annonce un ouvrage sur « la communication de l'être » qui prolongera la présente étude, en tenant compte des travaux récents sur le sens intentionnel de l'être.

GABRIEL WIDMER.

VICTOR BARONI : *La Contre-Réforme devant la Bible*. La question biblique, thèse de doctorat. Lausanne, La Concorde, 1943, 508 p. *La Bible dans la vie catholique depuis la Réforme*. Lausanne, A l'enseigne du clocher, 1955, 324 p.

En 1943, M. le pasteur Baroni a publié une substantielle thèse de doctorat consacrée à définir la réponse catholique romaine à la question biblique posée par la Renaissance et la Réforme : fixation du canon, éditions de la Vulgate, détermination des normes d'interprétation ; les pages les plus captivantes de ce beau livre sont celles qui exposent les phases du double combat que livra Bossuet, ce fervent lecteur de la Bible, contre Richard Simon d'une part, contre le pasteur Claude d'autre part. Le livre de M. Baroni est riche en prises de positions qui obligent le lecteur à réfléchir et à reviser ses opinions.

La *Revue de théologie et de philosophie* n'avait pas rendu compte de la thèse de M. Baroni pour des raisons toutes fortuites ; il convenait donc de réparer cette omission au moment où l'auteur donne une suite à son premier ouvrage. L'objet d'étude du second livre, c'est le rôle joué par la Bible dans la vie catholique ; ce grand organisme qu'on appelle Eglise romaine, quel usage fait-il de la Bible, comment assimile-t-il cette nourriture ? L'auteur centre son enquête sur le catholicisme français des XVIIe et XVIIIe siècles, avec quelques regards jetés sur l'histoire plus récente. Il examine la place faite à la Bible dans la liturgie, dans l'art religieux, dans les écoles, dans la piété privée et dans la prédication. Il montre comment on revisa le bréviaire et le missel pour y faire une place plus grande à l'Ecriture sainte, et quelle fut la destinée des traductions françaises de l'ordinaire de la Messe ; il mentionne plusieurs ouvrages destinés à entraîner les laïcs à prier selon des formules bibliques. Passant au domaine de l'art religieux, M. Baroni remarque que la peinture catholique s'applique à exalter les saints et la Vierge, à glorifier le dogme et à dépeindre des états mystiques plutôt qu'à rendre témoignage à la Parole. Si, dans les écoles jésuites, la Bible est expliquée toujours dans le sens de la tradition romaine, les Oratoriens et les Jansénistes semblent lui avoir

fait une place très large ; dans les séminaires, M. Baroni note un triple usage de l'Ecriture : l'édification personnelle, la prédication, la controverse ; et toujours la Bible reste esclave de la scolastique. On assiste au XVIIe siècle à un véritable combat, mené surtout par Port-Royal, en faveur de la diffusion du Nouveau Testament français. Caractérisant la prédication, l'auteur souligne le mauvais goût de l'humanisme dévôt et pense que le redressement ne vint pas des milieux littéraires, mais bien des prédicateurs fondés sur la Bible, comme saint François de Sales, saint Vincent de Paul, Bossuet. Dans une seconde partie, M. Baroni examine l'influence de la Bible sur les grands courants de la spiritualité : Jésuites, Oratoire, Carmel ; c'est l'Oratoire qui lui paraît vivre le plus réellement de l'Ecriture sainte. Et les grands artisans de la renaissance catholique : saint François de Sales, Pierre de Bérulle, saint Vincent de Paul se sont tous nourris de la Bible et y ont puisé, l'un la notion de la grâce, l'autre l'idée de l'incarnation, le troisième le sens de l'imitation du Christ. Quant à Pascal et à ses amis, il n'est pas difficile de découvrir leur amour pour la Parole divine. Enfin, un dernier chapitre étudie les dévotions nouvelles : dévotion à saint Joseph, Sacré-cœur, apothéose de la Vierge et d'autres déviations de la piété populaire qui montrent le peu d'influence réelle de la Bible sur la vie du catholicisme romain.

Il faut remercier M. Baroni de son immense labeur et peut-être souhaiter qu'il nous donne un jour des échantillons de ces litanies, traités, prédications du catholicisme français dont il nous parle ; dans son livre, il cite souvent les opinions de Brémond, de Strowsky, de Sainte-Beuve, mais le lecteur gourmand voudrait avoir accès aux textes mêmes de l'époque.

En outre, il semble au lecteur pressé que l'auteur prend beaucoup de temps pour raconter l'histoire des écoles par exemple, ou celle de la prédication avant la Réforme, ou pour retracer des biographies ; de sorte que le dit lecteur perd un peu de vue la question centrale à laquelle l'auteur désire répondre : Cette Bible, si riche, si totale, comment a-t-elle été utilisée, comprise, assimilée par tel prédicateur, tel courant de spiritualité ? Je ne dis pas que l'auteur a escamoté cette question, mais elle est parfois un peu noyée dans l'abondance des renseignements fournis.

ROBERT CENTLIVRES.

JULIEN-EYMARD D'ANGERS, O.F.M. Cap. : *L'apologétique en France de 1580 à 1670. Pascal et ses précurseurs*. Paris, Nouvelles Editions latines, 1954, 243 p.

Le P. d'Angers (C. Chesneau de son nom civil) est un spécialiste de l'histoire religieuse du XVIIe siècle. Il y relève un triple courant : augustinien, thomiste et humaniste chrétien. Pascal apparaît nettement en marge de son temps ; il renouvelle l'argument du pari, sa psychologie est plus directe et plus pénétrante ; il manie enfin, afin d'atteindre et de persuader l'homme, le « renversement du pour au contre ».

Cet ouvrage s'adresse aux historiens des lettres et de la religion comme de la philosophie, auxquels il inspirera confiance par son information précise et étendue.

MARCEL REYMOND.

KARL JASPERS - RUDOLF BULTMANN : *Die Frage der Entmythologisierung*. München, Piper & Co. Verlag, 1954, 118 p.

Ce volume contient l'exposé sur la pensée de Bultmann que Jaspers présenta, en 1953, à une conférence de théologiens suisses, une réponse de Bultmann suivie d'une réplique de Jaspers et d'un accusé de réception de son interlocuteur. C'est un exemple presque tragique de discussion sans communication réelle des points de vue.

Dans une première attaque, Jaspers n'aborde même pas la question herméneutique, qui est pourtant *la* question posée par le théologien de Marburg. Après avoir stigmatisé l'emploi que fait Bultmann des notions de « philosophie scientifique » et de « conception moderne du monde », Jaspers défend la thèse que le langage mythique (biblique, par exemple) restera toujours nécessaire et intraduisible, parce qu'il exprime des réalités que l'homme doit s'approprier « directement », sans essayer d'en donner des interprétations compréhensibles : « Il s'agit ici de vérité existentielle qui ne peut agir en nous que dans des catégories mythiques... » (p. 23). Laissons donc à la Bible, à l'épopée et à la tragédie grecques comme aux livres saints de l'Asie leur langage propre. Du point de vue philosophique, le mythe est « une forme rationnelle aprioristique d'une certitude transcendante » (p. 31) ; il doit être vécu et non compris.

Une seconde attaque plus violente encore, est menée au nom de la liberté de pensée *(Liberalität)* contre l'othodoxie de Bultmann et toute espèce de position se référant à une « révélation » donnant un caractère absolu au fait du Christ. Ici, Jaspers voit (à juste titre) en Bultmann un disciple de saint Paul et de Luther ; il reconnaît dans sa pensée une survivance dangereuse de l'exécrable *sola fide* (p. 49 ss.), alors que l'essence du message biblique serait l'intuition pélagienne de la *nobilitas ingenita* de l'homme (p. 50).

Dans sa réponse, Bultmann n'a pas de peine à montrer qu'il n'a jamais été si mal compris que par son auguste interlocuteur, que Jaspers lui paraît ne s'être pas sérieusement arrêté devant l'énormité du message biblique, que ce n'est pas lui-même, en tant que théologien, ni d'ailleurs la religion chrétienne qui élèvent une prétention absolue, mais la seule parole biblique se présentant à nous dans son dénuement d'autorité extérieure (objective) et faisant appel à la foi seule (p. 72). Dans sa réplique, Jaspers prend ses distances, encore une fois, à l'égard des idées de grâce divine et de pardon des péchés, se déclare « protestant » au sens de la communication directe de l'homme avec la transcendance sous l'inspiration de la Bible *(am Leitfaden der Bibel)*, dans une quête infinie et illimitée (on reconnaît Lessing, plusieurs fois cité), où l'analyse historique des textes n'a guère d'importance (p. 104). Cependant, si la conception protestante de la religion devait disparaître, K. Jaspers préférerait infiniment le totalitarisme romain au totalitarisme marxiste, « à cause de sa foi biblique fondamentale et de la force explosive que la Bible tient en réserve » (p. 115).

Comment Jaspers ne voit-il pas que, bien loin de s'assimiler directement le message biblique, il le traduit aussi à sa manière, et que sa traduction fait un tort beaucoup plus grave encore que celle de Bultmann à la pensée des Ecritures ? Les protestations d'admiration un peu facile du philosophe de Bâle pour la Bible nous paraissent moins utiles que les analyses rigoureuses et inquiétantes de l'exégète de Marburg.

PIERRE BONNARD.

ERNST FUCHS : *Was ist Theologie?* Tübingen, J.C.B. Mohr (Paul Siebeck), 1953, 44 p. Sammlung Gemeinverständlicher Vorträge und Schriften aus dem Gebiet der Theologie und Religionsgeschichte, 203-204.

Cette brochure étudie les rapports de la théologie et de la philosophie, ceux de la conception biblique et des définitions profanes de la vérité, des tendances actuelles de la pensée catholique et des courants de la dogmatique réformée. Là où le philosophe cherche, le théologien témoigne ; le premier saisit la vérité, le second croit en elle, après l'avoir entendue. La phénoménologie philosophique s'oppose à l'eschatologie prophétique théologique. Le débat se situe donc sur le plan des attitudes et non pas sur celui des concepts ; il se traduit par une mise en question des positions classiques philosophiques et théologiques, et de leurs fondements. Si l'interrogation philosophique porte sur les idées, les formes, les types, la question théologique porte sur l'être de l'homme en présence de Dieu.

GABRIEL WIDMER.

Liberté et vérité. Contribution de professeurs de l'Université catholique de Louvain à l'étude du thème proposé à l'occasion du bicentenaire de Columbia University. Louvain, Publications universitaires, E. Nauwelaerts, 1954, 188 p.

Sur ce thème proposé à juste titre à la réflexion, plusieurs professeurs de Louvain ont écrit des méditations de valeur. Citons, entre autres : Albert Dondeyne, qui traite le problème fondamental : essence de la liberté, de la vérité, leurs rapports, la liberté étant condition de la recherche du vrai qui la justifie ; A. Dondeyne examine ensuite les rapports de la foi chrétienne et de la liberté. Jacques Leclercq, qui analyse la liberté en tant que valeur morale et sociale, ses limites et le problème du dosage de la contrainte légale au service même de la liberté de tous (lutte contre l'alcoolisme, la débauche). Joseph Nuttin, qui discute la portée des courants psychologiques actuels et leur incidence sur la liberté humaine, sans porter atteinte à la liberté de la recherche scientifique en matière de psychologie, ni au « droit de l'homme à la connaissance ».

MARCEL REYMOND.

CLAUDE TRESMONTANT : *Etudes de métaphysique biblique.* Paris, Gabalda, 1955, 261 p.

L'auteur a publié, en 1953, un *Essai sur la pensée biblique* qui constitue une remarquable initiation à la compréhension de l'Ecriture. Après avoir dégagé la structure de la métaphysique biblique, M. Tresmontant, avec le style vigoureux qui lui est propre, se demande si celle-ci n'a qu'un intérêt historique, en quelque sorte archéologique, ou si elle est capable de rendre compte de la réalité, telle qu'elle apparaît aux savants du XXe siècle, bref si elle est adéquate au réel.

Ainsi, à l'inverse d'une orthodoxie biblique qui maintient des cloisons étanches entre la science et la Parole de Dieu, M. Tresmontant entend renouer un dialogue qu'un certain concordisme a faussé, sans d'ailleurs pour autant sacrifier quoi que ce soit à la mode actuelle de la « démythisation ». L'auteur soutient en effet que la métaphysique biblique, avec ses notions de création et de fin des temps notamment, se rencontre avec les sciences modernes pour affirmer que l'univers n'est pas un cosmos achevé et intangible, comme l'imaginaient les anciens, mais un monde en constante genèse, en pleine évolution, qui avance, selon un processus irréversible, vers son accomplissement qui est bien autre chose qu'un retour au paradis perdu, à quoi tendent finalement l'ensemble des systèmes de pensée connus par l'antiquité.

M. Tresmontant, qui fait en passant le procès des métaphysiques dérivées du gnosticisme qui nient la création, le temps et également l'existence individuelle, et se trouvent incapables aujourd'hui de répondre aux problèmes posés par les apports des sciences positives, fonde sa thèse en étudiant tout ce qu'implique l'idée de création. Celle-ci, contrairement à ce que certains croient, n'appartient pas au passé, elle n'est pas un fait révolu (L. Köhler n'a-t-il pas de son côté déclaré que la création était, dans l'Ancien Testament, un concept eschatologique ?), elle est actuelle, elle entraîne une multiplicité de commencements, elle signifie que la réalité s'invente et s'enrichit constamment et qu'elle n'a rien d'éternel, ni d'inamovible. Le monde évolue sans cesse, il se fait, il devient, il s'achèvera.

Parallèlement, M. Tresmontant défend contre le panthéisme qui soutient que la matière est éternelle, la temporalité du monde, que les sciences, physiques et biologiques en particulier, confirment. L'auteur s'appuie ici principalement sur les travaux d'E. Meyerson et du P. Teilhard de Chardin, selon lesquels l'univers entier se modifie dans le temps, dans une direction constante, et l'apparition d'êtres de plus en plus complexes, de plus en plus différenciés atteste l'évolution du réel dans le sens d'une invention perpétuelle et dirigée. Ce processus irréversible se poursuit d'ailleurs à travers et par l'homme, l'évolution continue, la genèse n'est pas encore achevée.

Enfin le temps apparaît comme un facteur déterminant de la création. La genèse des êtres ne s'accomplit pas n'importe quand, ni n'importe comment, de même l'élection d'Israël comme l'incarnation ne s'effectuent pas à n'importe quelle période de l'histoire humaine. Il existe une « généalogie » des cieux et de la terre, de même que l'histoire du salut connaît des temps d'ensemencements et des temps de récoltes. Les divers ordres du réel apparaissent progressivement au cours de l'évolution qui marche vers sa fin qui peut être à la fois plénitude ou destruction cosmique.

En conclusion, M. Tresmontant remarque que la métaphysique biblique reste ouverte aux problèmes posés par l'état actuel des sciences, elle est capable non seulement de fonder la théologie, mais de satisfaire tout esprit moderne soucieux de n'exclure aucune des sources du savoir. Son ouvrage peut donner lieu à des entretiens féconds, et même à des controverses passionnées ; il a le grand mérite de reprendre d'une manière originale la question du rapport de la vérité scientifique et de la vérité théologique, en invitant les chercheurs à ne pas faire fi prématurément, au nom de quelque mystique « démystifiante », des structures de la pensée scripturaire ; ce n'est pas là le moindre intérêt du travail de M. Tresmontant.

ROBERT MARTIN-ACHARD.

Le mariage, présentation et tables par les moines de Solesmes. Tournai, Desclée & Cie, 1954. 1 volume de IX-417 p. + 15 p. + 69 p. Collection « Les enseignements pontificaux ».

Il est difficile de trouver à travers la masse des documents pontificaux, reproduits en français par diverses maisons éditrices, les textes relatifs au mariage ; on saura gré aux moines de Solesmes de nous donner dans ce volume ces enseignements doctrinaux (de Benoît XIV à Pie XII). La présentation est un modèle du genre ; grâce aux tables, à l'index des matières et aux renvois marginaux, la consultation de cette petite somme est aisée.

GABRIEL WIDMER.

G. BARDY, A.-M. HENRY, R. LAPRAT, G. LE BRAS, J.-F. LEMARINIER, M.-H. VICAIRE : *Prêtres d'hier et d'aujourd'hui*. Paris, Editions du Cerf, 1954, 263 p. Collection « Unam Sanctam », 28.

L'intérêt de l'enquête contenue dans ce volume est de faire ressortir la diversité des conditions auxquelles le ministère catholique a fait face, de manière à éclairer les problèmes que lui pose la société d'aujourd'hui. La diversité des auteurs nuit quelque peu à la réalisation de ce propos et l'on a plus d'une fois l'impression que « les arbres cachent la forêt ». Cependant certains traits ressortent d'une façon plus particulière : dans l'Eglise ancienne, la responsabilité des évêques en matière homilétique (p. 35), mais une responsabilité interne au point que G. Bardy peut écrire : « Le clergé diocésain n'a jamais été missionnaire au cours des quatre ou cinq premiers siècles et il n'avait pas à l'être » (p. 53) ; c'est au laïcat bien plus qu'au clergé qu'il incombait d'être les porte-parole de l'Eglise à l'égard des païens par leurs apologies (p. 37) ; on relève aussi l'absence de préparation spécialisée des futurs clercs à cette époque (p. 41) et les mesures prises pour interdire au clergé l'exercice, même accessoire, des occupations profanes (p. 59). Dans l'époque moderne : la formation des séminaires diocésains (p. 204-209), le développement du thème de la vocation au sacerdoce au XVIIe siècle (p. 196), l'apparition éphémère au début du XXe siècle d'une Association de prêtres-ouvriers, pour faire face à la séparation de l'Eglise et de l'Etat (p. 200). Quant au prêtre d'aujourd'hui, que présente le P. Henry, « hanté par la déchristianisation, il se fait apôtre et missionnaire ». Une constatation importante doit être enregistrée : « L'élément sociologique n'étant plus lié essentiellement à la terre comme dans la vie paysanne, il s'est créé des secteurs sociaux qui ne sont plus définis par des coordonnées géographiques. » D'où la nécessité d'une spécialisation des ministères. D'où aussi le besoin de « dégager le sacerdoce d'un *certain métier* où il a pris corps, d'un *certain savoir* qu'on a mission de transmettre comme du tout fait, ... d'un *certain état de la morale et de la spiritualité* que le prêtre vit et enseigne comme un cadre transmis par la tradition » (p. 260-261). On côtoie ici les problèmes soulevés à propos des prêtres-ouvriers et fondamentalement la préoccupation de concevoir le prêtre moins comme un « être séparé » et davantage comme un « être-avec », un « compagnon », pourrait-on dire, au sens plein du terme. Problèmes œcuméniques ici aussi, non en ce sens qu'ils mettent en jeu très directement les positions confessionnelles, à peine évoquées dans cet ouvrage, mais en ce sens qu'ils se posent à toutes les Eglises en termes différents et cependant parallèles.

LOUIS RUMPF.

René Le Senne : *La découverte de Dieu.* Paris, Aubier, 1955, 287 p.

Il y a une année que la mort de René Le Senne privait la philosophie contemporaine d'un maître dont tous ceux qui l'ont connu conserve un souvenir ému. Aussi, salueront-ils avec joie la sortie de presse de *La découverte de Dieu.* Ce livre, avec *De l'intimité spirituelle,* de Louis Lavelle, achève la collection « Philosophie de l'esprit ». C'est une belle fin, mais une fin reste une chose triste. Relevons donc avec quelle espérance et quelle certitude M. Aubier et ses amis l'annoncent : « L'arrêt de la Collection « Philosophie de l'Esprit » qui, commencée en 1934, a tenu une place de premier plan dans l'édition philosophique pendant vingt ans — qui était ouverte à tous ceux pour qui la recherche métaphysique était l'unique expression de l'esprit — cet arrêt n'a pas la signification d'un achèvement historique. La Collection a été l'œuvre de deux hommes : cette œuvre devait rester leur. Mais elle leur survivra par et dans l'esprit qui a inspiré une telle œuvre. Et on peut espérer que cet esprit trouvera demain de nouveaux hérauts pour qui, comme dans ce passé si proche et si vivant, qui est celui du spiritualisme français, la métaphysique est la révélation d'un salut. »

René Le Senne a laissé d'importants inédits. Le présent ouvrage n'en donne que des extraits. Une trentaine de pages tirées de *Cahiers intimes,* écrits en 1931 et 1932, et consacrées à l'idée et à l'existence de Dieu ouvrent le livre. Elles représentent, dit excellemment leur éditeur, M. Edouard Morot-Sir, « les fragments d'une théologie idéaliste sur le point de se convertir en un spiritualisme axiologique ». On y retrouve le tour incisif propre à Le Senne, la netteté de l'expression alliée à la hauteur spéculative. « Prouver l'existence de Dieu, lit-on p. 25, c'est commencer à se porter vers lui. Quand on discute de l'existence de Dieu, on parle comme si elle devait s'imposer à nous sans notre participation. » Et voici en deux lignes la définition de toute l'entreprise philosophique de Le Senne : « L'ontologie intellectualiste classique substituait la philosophie de Dieu à celle de l'homme. Le kantisme a inauguré la philosophie de l'humanité. Il faut faire celle du rapport de l'homme à Dieu » (p. 21).

Après ces extraits (beaucoup trop courts à notre sens), l'éditeur a réuni huit articles importants publiés dans des revues étrangères entre 1936 et 1949. Ces dates suffisent à montrer qu'il s'agit de métaphysique axiologique, mais l'unité de l'inspiration ne nuit nullement à la variété des sujets : ces articles traitent des rapports de l'esprit avec le monde, avec autrui et avec Dieu. Le livre s'achève par deux autres textes inédits : une *Introduction à la description de l'espérance,* écrite entre 1939 et 1942 probablement, où s'exprime avec force et délicatesse le « sentiment de la valeur de l'existence qui est l'espérance même », et *La découverte de Dieu,* qui est l'ébauche d'un livre commencé en 1952. Le maître y aurait repris sa lutte contre les « bateleurs du pessimisme ». Il y aurait montré comment le mal suppose le bien : « Voyez le propagandiste qui prétend faire du faux le vrai. C'est le vrai qui lui fournit la force dont il escompte le succès du faux » (p. 282). Il y aurait montré comment « l'indignation provoquée par un scandale est une confession de foi dans la souveraineté de la valeur » (p. 285). Le fond de la pensée de Le Senne dont nous avons ici le témoignage émouvant, c'est l'optimisme. Comprenons bien que l'optimisme n'est pas chez lui une conviction de facilité, mais au contraire une vertu à conquérir, une sorte de pari sur ce qu'il y a de plus grand et de plus noble en nous.

Fernand Brunner.

MOHAMED AZIZ LAHBABI : *De l'Etre à la Personne, Essai de personnalisme réaliste*, Paris, Presses universitaires de France, 1954. XII-364 p.

Comme le relève M. P.-M. Schuhl, dans son Avant-Propos, l'effort de M. Lahbabi force la sympathie. Premier docteur ès lettres d'origine marocaine, M. Lahbabi appartient à ces élites africaines — ou asiatiques — dont il analyse lui-même le malaise actuel en termes émouvants : « Elles forment des noyaux denses qui (...) n'arrivent ni à se mettre à l'unisson de leurs peuples, ni à maîtriser les vagues qui déferlent au sein de ces peuples (...). L'originalité les distingue, mais aussi les perd : elles sont conscientes d'être au croisement des chemins, au milieu de sociétés qui ne comprennent pas encore le message dont elles sont porteuses, message lourd parce que gros d'avenir. (...) Le sentiment du vide empoigne ces élites d'autant plus durement qu'elles souffrent de la double solitude : isolées au milieu de leurs sociétés et incomprises à l'étranger. De là leur double tâche : d'une part faire sourdre de nouvelles valeurs dans leurs sociétés pour les amener à l'éveil, à la communication, et de l'autre faire comprendre les malaises et les aspirations de leurs peuples aux autres » (p. 226-227).

Nourrie de la tradition islamique, la pensée de M. Lahbabi entretient d'autre part des rapports très étroits avec certains courants philosophiques modernes, et surtout le personnalisme de Mounier.

D'un côté, elle conçoit l'être humain comme animé d'un « mouvement personnalisateur » (p. 17) toujours inachevé, se déroulant en *extension* et en *profondeur*, et, en utilisant conjointement les ressources de la biologie, de la psychologie et de la sociologie, elle analyse d'une part les dimensions extensives de ce mouvement — le temps, l'horizon ou champ d'action, la communication — d'autre part ses dimensions en profondeur — la valeur, les libertés, l'appropriation.

Mais, d'un autre côté, elle s'écarte de la vision chrétienne du monde reflétée par le personnalisme de Mounier : alors que « le chrétien est un pèlerin dans le monde sans être du monde » (p. 345), « l'Islam pose la transcendance divine d'une part, l'immanence humaine de l'autre » : « Au lieu du double mouvement chrétien par lequel Jésus est Dieu et Dieu se fait homme, dans l'Islam l'homme restera homme sans aucune commune mesure avec Dieu, un homme appelé à bien lutter pour se réaliser comme homme parmi ses semblables qui sont comme lui embarqués dans le même destin » (p. 346).

Conscient de cette opposition entre ces deux fois religieuses, le personnalisme de M. Lahbabi cherche à les transcender l'une et l'autre en mettant Dieu « entre parenthèses » (p. 347). Il espère de la sorte surmonter la multiplicité des cultures particulières et atteindre à l'universel.

Avouons que ce programme nous cause quelque inquiétude : ne risque-t-on pas ainsi d'émasculer chacune des cultures envisagées ? D'un autre côté, disons qu'à notre avis les analyses de M. Lahbabi démarquent parfois les travaux de la psychologie ou de la sociologie contemporaines sans apporter les perspectives nouvelles qui justifieraient les trop longs développements auxquels il a tendance à se laisser aller : son ouvrage aurait gagné à être allégé sur de nombreux points.

Il n'en reste pas moins que ce livre vient à son heure pour rendre le monde philosophique conscient de l'existence et de la haute valeur de ces élites nour-

ries d'une double culture. Nous espérons que M. Lahbabi tiendra ses promesses finales et que nous pourrons lire bientôt cette éthique de l'action qu'il nous annonce, cette éthique qui devrait compléter son analyse des « rouages personnalisateurs » (p. 348) et « viserait à faire de l'union des moi une amitié, au lieu d'une série de conflits et de concurrences à mort » (p. 347). A quelle plus belle cause, en effet, ce Marocain pénétré de culture française pourrait-il se vouer ?

ANDRÉ VOELKE.

FRITZ MEDICUS. *Vom Überzeitlichen in der Zeit.* Beiträge zu humanistischer Besinnung. Zurich, Artemis-Verlag, 1954, 276 p. Erasmus-Bibliothek.

Le présent ouvrage prolonge *Menschlichkeit* (1951), dont nous avons parlé ici même (1952, pp. 339-340). Mais il se compose d'articles et d'essais qui lui sont pour la plupart antérieurs. Le thème en est les valeurs supratemporelles qui, nées dans le temps, ne disparaissent pas avec lui ; l'intemporel, l'éternel est, en effet, au cœur même du temporel.

L'essai introductif : *Von der Zeit und vom Überzeitlichen in der Philosophie und ihrer Geschichte* (1923) relève le caractère supratemporel des problèmes philosophiques et de leurs solutions. Il faut éviter à la fois le dogmatisme qui prétend clore l'histoire et le relativisme historique qui ne mène nulle part. Les systèmes n'ont qu'une valeur relative, car la vérité est, non pas incertaine, mais inépuisable.

Die Frage nach der Wahrheit (1948) relève, à côté des variables, les constantes, liées aux lois de la pensée, sans lesquelles la recherche du vrai serait impossible. Celle-ci est entravée aussi par des contagions mentales, véritables aliénations dont notre temps a offert divers exemples, celui du nazisme, en particulier. Le *Verstand*, instrumental, peut se mettre à leur service, non la *Vernunft*, qui ne s'exerce pas en nous sans nous posséder. Certes, les tâches qui découlent du vrai sont souvent au-dessus de nos forces (encore que celles-ci puissent se dilater), mais le vrai comme valeur ultime reste une boussole pour notre effort.

Les *Bemerkungen zum Thema « Kunst und Leben »* furent offertes en 1948 à M. Henri Miéville ; elles mettent en garde contre un art qui, tournant le dos à la vie, prétend naître de l'art seul, et refaçonner un monde à son idée.

Religion und Kultur (1951) énonce clairement, à égale distance de Kierkegaard et de Nietzsche, l'opposition dialectique de ces deux réalités, dont chacune a besoin de l'autre. « La civilisation ne doit pas capituler devant la religion, mais la comprendre dans sa supériorité même sur la civilisation. »

Von den Hintergründen des Rationalen (1952) éclaire les conditions de l'efficacité du vrai et du bien, les défauts d'unité intérieure qui peuvent nous affecter ; c'est ici que la santé spirituelle apparaît comme une grâce, que nous ne pouvons nous donner à notre gré, mais seulement refuser.

Le recueil d'essais de M. Fritz Medicus offre, dans sa diversité, un heureux discernement des valeurs supratemporelles : le vrai, le beau, le bien, le juste, telles qu'elles apparaissent au travers des vicissitudes de notre temps.

MARCEL REYMOND.

GABRIEL MADINIER, *La conscience morale*, Paris, Presses universitaires de France, 1954, 121 p. Collection « Initiation philosophique », 14.

Pour M. Madinier, c'est dans le *Cogito* qu'il faut chercher l'origine de la conscience morale. Elle prolonge en effet la conscience psychologique, car elle doit me permettre de comprendre « la finalité de mon être, l'intention ou l'idée qui me constituent » (p. 39) : elle est « la forme que prend la conscience chez un être qui dispose de soi, doit régler sa conduite et a, de quelque manière, à se créer soi-même » (p. 40). Elle n'est donc pas purement affective, et enveloppe des « éléments rationnels » ; plus même, elle est « une forme de la raison, la raison pratique (...) engagée de façon vivante dans l'activité particulière et concrète, pour l'apprécier » (p. 7-8).

Telle est la perspective centrale autour de laquelle M. Madinier ordonne une série d'analyses qui le conduisent à envisager les principaux problèmes posés par la vie morale : la conscience morale en tant que structure psychosociologique, les idées de devoir et d'obligation, la conscience morale et la vie religieuse, le développement de la conscience morale.

Ainsi, grâce à M. Madinier, la remarquable collection « Initiation philosophique » s'enrichit d'un nouvel ouvrage de valeur, qui fournit ample matière à la réflexion.

ANDRÉ VOELKE.

JEANNE BERNIS, *L'imagination*, Paris, Presses universitaires de France 1954. 118 p. « Que sais-je ? », 649.

C'est par un excellent *Bilan des connaissances actuelles* que débute ce petit ouvrage. Les principales théories y sont présentées, d'une façon succincte, mais avec le souci d'aller immédiatement à l'essentiel.

Nous avons moins apprécié la seconde partie, *L'imagination dans ses œuvres*. Qu'il s'agisse du rôle de l'imagination dans le mythe, le jeu, les arts ou les sciences, l'exposé est décidément trop sommaire.

En revanche, les conclusions ne manquent pas d'intérêt. L'auteur y présente en effet sa propre théorie de l'imagination, considérée comme *la fonction mentale dans sa totalité orientée vers le possible*. Vue sous cet angle, l'imagination est une « expérimentation mentale » (p. 97). Par elle, à côté du monde de la perception et du monde des concepts, l'esprit se donne le monde du possible : c'est là une préparation nécessaire à la compréhension, à l'invention et à l'action.

Il vaudrait la peine que l'auteur reprenne et développe plus à fond cette théorie, qu'on aimerait en particulier voir confrontée avec les récentes vues de Sartre sur le même sujet.

Signalons encore quelques obscurités qui compliquent la tâche du lecteur : p. 108 et 109, ne faut-il pas lire à plusieurs reprises *invention*, au lieu de *intention* ?

ANDRÉ VOELKE.

E. SCHROEDINGER : *Science et Humanisme. La physique de notre temps.* Bruges, Desclée De Brouwer, 1954, 122 p. Traduction française de J. Ladrière.

Dans ce livre sont réunis les textes de quatre conférences données en février 1950 à l'*University College* de Dublin. Comme le signale l'auteur dans sa préface, le titre ne correspond que partiellement au contenu de l'ouvrage : celui-ci consiste surtout en des réflexions critiques sur la science et plus particulièrement sur la physique contemporaine. Mais le titre s'explique par le point de vue adopté : abandonnant le champ restreint du spécialiste — M. Schroedinger, faut-il le rappeler, est l'un des physiciens les plus éminents de notre temps — l'auteur désire se placer sur un terrain plus large afin de poser en humaniste la question qu'il juge fondamentale : quelle est la valeur des sciences de la nature ?

Les raisons de considérer cette question comme fondamentale et les réponses possibles à cette question sont exposées dans les deux premières sections du livre. La science n'est qu'une forme très particulière de la connaissance, et de ce fait ne saurait trouver de justification ni en soi-même, ni dans l'amélioration des conditions de vie pratique pour l'humanité. Seule la réunion de toutes les formes du savoir humain peut avoir une valeur et un but qui serait d'obéir au commandement de la divinité de Delphes : « Γνῶθι σεαυτόν ». Quant aux sommes de connaissances fragmentaires accumulées par des groupes de spécialistes, elles n'ont d'intérêt que pour cette synthèse de l'ensemble du savoir, et dans la mesure où cette synthèse répond à la question de Plotin : « ἡμεῖς δὲ, τίνες δὲ ἡμεῖς » : « et nous, qui sommes-nous en définitive ? » Il est donc de première importance pour le spécialiste de voir au-delà du cercle restreint de ses recherches : c'est une condition nécessaire pour rester en contact avec la vie. D'autre part il est souhaitable que la majorité des gens cultivés, actuellement aveuglée par le progrès technique consécutif au développement de la science, cesse de considérer celle-ci dans sa perspective exclusivement matérialiste : ces gens cultivés n'auront alors plus la tendance fâcheuse d'abandonner la science aux spécialistes « comme ils laissent au plombier le soin de réparer leurs tuyaux ». Cet abandon compromet en effet l'avenir même de la science, parce qu'il détruit le lien vital qui l'unit au « fonds idéal de la vie humaine ».

Les huit sections qui suivent sont consacrées à un exposé critique de quelques problèmes fondamentaux préoccupant le physicien d'aujourd'hui. En premier lieu la description de la matière réduite à ses éléments : cette description fait intervenir la forme — ou configuration — plutôt que la substance comme concept fondamental ; c'est en effet la forme qui jouit de la propriété de permanence et non la substance comme le veut le point de vue traditionnel des atomistes remontant à Leucippe et Démocrite. Puis l'auteur étudie la structure des modèles microscopiques créés par le physicien pour représenter la nature et découvrir ses lois ; ces modèles doivent être *adéquats* plutôt que *vrais*, étant donné qu'à l'échelle de ses éléments fondamentaux la nature paraît se comporter de façon différente de ce qu'elle est à l'échelle de nos sens. C'est ensuite le problème de la *description* continue dans le temps (au sens mathématique du terme) des phénomènes de la nature ; M. Schroedinger souligne ici le rôle essentiel joué par la continuité de cette description dans la définition précise de la causalité en physique. Cette remarque est fondamentale parce qu'elle pose la question suivante : l'impossibilité, aujourd'hui indiscutée, d'une

observation continue dans le temps n'exclut-elle pas l'existence d'une causalité stricte dans les lois de la nature ? M. Schroedinger semble d'avis que sur ce point la mécanique ondulatoire n'apporte en principe rien de nouveau par rapport à la mécanique classique, estimant par ailleurs qu'en microphysique les difficultés liées au continu sont maintenant parmi les plus sérieuses et que, même sous la forme subtile que lui a donnée la mécanique quantique, la théorie atomique ne constitue qu'un expédient pour tourner ces difficultés. De la part d'un des créateurs de la mécanique nouvelle, ce jugement désabusé mérite l'attention.

Dans les deux dernières sections du livre l'auteur aborde le problème d'un lien possible entre l'indétermination physique — au sens des relations d'incertitude de Heisenberg — et le libre arbitre. Si surprenant que cela puisse paraître, cette question a retenu l'attention de plusieurs physiciens et philosophes qui parfois ont espéré voir dans les incertitudes physiques un moyen de concilier le déterminisme apparent des lois de la nature et le sentiment de liberté dans l'action individuelle. M. Schroedinger repousse cette solution du dilemme, même sous la forme raffinée que lui a donnée M. Bohr. Car ce ne sont pas des modifications du principe de causalité en physique, si profondes soient-elles, qui peuvent renseigner sur la nature de la liberté personnelle. M. Schroedinger ne craint pas de s'engager : pour lui, il s'agit là de deux questions qui n'ont rien de commun l'une avec l'autre.

Les conférences de M. Schroedinger ne sont pas destinées aux physiciens, ni au grand public, mais bien aux gens cultivés « dont la plupart ne s'intéressent pas à la science et ne se rendent pas compte que le savoir scientifique fait partie du fonds idéal de la vie humaine » (page 24). C'est précisément pour tenter de secouer chez les gens cultivés cette indifférence fâcheuse pour la science que l'auteur a écrit son livre. Et je pense qu'il a réussi : les lecteurs cultivés seront captivés par la simplicité et la clarté avec lesquelles M. Schroedinger présente les problèmes fondamentaux de la physique de notre temps. Ils verront, entre autres, comment l'effort acharné des physiciens contemporains pour décrire la nature d'une manière toujours plus fidèle n'est que la suite du travail patient commencé au Ve siècle avant Jésus-Christ par les atomistes grecs : les problèmes fondamentaux posés par la nature restent les mêmes ; ce qui change et ce qui se perfectionne, ce sont les moyens mis en œuvre pour les résoudre.

Dans un livre aussi bref il n'est pas possible d'être toujours explicite. On le regrette d'autant plus que la profondeur des vues de M. Schroedinger lui suggère souvent des expressions originales qu'on voudrait voir développer, préciser ou même justifier. Qu'est-ce que « la tâche idéale de la science » (page 25) et que faut-il entendre par « le fonds idéal de la vie humaine » (page 23) ? Que faut-il penser de la distinction faite, page 46, entre les modèles « adéquats » et des modèles « vrais »? Il n'est pas évident qu'une comparaison plus ou moins « directe » avec l'expérience puisse établir une frontière nette entre vérité et adéquation. Pourquoi les physiciens ne se contenteraient-ils pas une fois pour toutes de l'adéquation, laissant la vérité aux amateurs d'absolus ? Mais ce sont là des points secondaires. A notre époque où la science fondamentale se voit souvent forcée — est-ce douce violence ? — de s'entourer du clair-obscur de l'abstraction mathématique, il faut être reconnaissant à M. Schroedinger d'avoir présenté sous une forme ramassée et accessible à l'honnête homme quelques éléments essentiels de la pensée scientifique contemporaine.

DOMINIQUE RIVIER.

FRANÇOIS MEYER : *Problématique de l'évolution*. Paris, Presses Universitaires de France, 1954, 281 p. Bibliothèque de philosophie contemporaine ; Logique et philosophie des sciences.

Cet ouvrage traite un peu de tout, principalement de l'évolution au point de vue paléontologique, de l'évolution pour autant qu'elle apparaît comme un perfectionnement dans les techniques (cette comparaison, qui n'est pas nouvelle d'ailleurs, est assez séduisante parce qu'elle fournit un modèle descriptif du phénomène de l'évolution), puis il est question de lever l'antinomie apparente entre le fait de l'évolution qui marche vers de plus grandes symétries, vers des structures plus élaborées, et la thermodynamique qui établit les conditions d'un changement irréversible vers un plus grand chaos. Ensuite l'aspect cybernétique est passé en revue (quel auteur contemporain oserait passer sous silence ce chapitre tant à la mode ces dernières années ?) Enfin même la microphysique et la cosmologie sont mises en rapport avec le phénomène de l'évolution.

L'auteur insiste énormément sur la fermeté de sa position, alléguant qu'il n'avance rien qui ne soit positif, objectif.

On pourrait cependant l'attaquer en plusieurs endroits, et surtout, d'une manière générale, sur l'idée qu'il se fait d'une science positive bien faite. Ainsi, il paraît s'imaginer que toutes les courbes dont il parle — qui décrivent le « progrès » technique, l'expansion humaine, etc., et qui sont fort instructives chacune — sont déjà la traduction graphique d'énoncés rationnels, alors qu'il ne s'agit que de constatations purement empiriques ; personne n'a encore formulé de véritables axiomes dont découlent ces énoncés, ce qui serait nécessaire pour avoir une science théorique au sens de la physique depuis Newton. Ce n'est pas parce qu'on donne une formule empirique avec une exponentielle qui fait très savant, qu'on est plus positif et plus objectif qu'un autre.

Est-il vraiment nécessaire de lancer des pierres à tant d'auteurs qui ont écrit sur l'évolution et qu'on laisse pour la plupart anonymes, en leur reprochant presque à chaque page de se contenter de simples vues de l'esprit, de sophismes fâcheux, etc., et de ne pas se plier à des critères positifs ?

Tout l'ouvrage est une apologie d'un certain positivisme, et il est d'une suffisance qui incite le lecteur à se demander si vraiment tant de savants méritent le dédain.

De plus il est d'une lecture pénible parce que très compliquée. Est-il nécessaire par exemple de parler (p. 173) « du problème du statut d'intelligibilité convenant aux courbes évolutives d'allure caractéristique... », alors qu'on pourrait dire simplement : l'interprétation des courbes que nous avons rencontrées ?

Cela fait que l'ouvrage est trop étendu et qu'il abuse de la méthode du discrédit. C'est dommage ; s'il avait évité cela, il serait bon, car agréable à lire et plein d'intéressants passages.

ANDRÉ MERCIER.

DIONYS MASCOLO : *Le Communisme*. Paris, Gallimard, 1953, 565 p.

Dans l'ensemble des études si variées qui cherchent à rendre compte de la portée et de la signification du communisme issu de Marx, M. Mascolo apporte une interprétation digne de retenir notre intérêt. Il délaisse les voies d'accès qu'on pourrait appeler techniques (sociales, politiques, économiques) et prend

comme appui quelques éléments d'une grande généralité « plutôt éthiques que matérialistes, plutôt littéraires que politiques » (p. 7), à partir desquels il déploie une description, souvent compliquée, du matérialisme dialectique et de ses conséquences historiques.

Les principes qui constituent l'essentiel de ce mouvement, en tant qu'exigence théorique, se ramènent à une affirmation qui revient comme un leitmotiv : « La seule fin révolutionnaire, c'est la satisfaction des besoins matériels » (p. 443). Le matérialisme, en son double développement historique et dialectique, correspond à l'aspect fondamental, puis généralisé, de cette thèse centrale.

Dans le monde actuel, la satisfaction des besoins est organisée de telle sorte que les hommes ne peuvent entretenir entre eux que des rapports d'utilité, exclusivement ; réduits par l'économie à l'état de *choses*, la communication vraie leur est interdite. Il subsiste toutefois une catégorie de valeurs qui rendent la communion réalisable, mais ces valeurs sont privées, individuelles ; elles laissent l'homme seul et séparé, et elles ont une origine transcendante dont la garantie a maintenant disparu (p. 419). Entre les besoins et les valeurs s'établit ainsi une dialectique qui marque spécifiquement la condition de l'intellectuel ; aucune prise de position concrète n'est capable de la surmonter pour le moment, car la révolution — mouvement vers la satisfaction des besoins —, et l'art — seule forme de communication liée à des valeurs acceptables — ne peuvent coïncider. Ils suscitent une contradiction dont on doit sortir pratiquement par un choix, tout engagement laissant intacte, par ailleurs, l'identité foncière du mouvement révolutionnaire et de l'activité créatrice de l'artiste.

Visant à fonder une éthique des relations nécessaires entre le communisme et les intellectuels, M. Mascolo a le mérite d'employer des angles d'attaque qui ne manquent ni d'envergure ni d'originalité. Sans s'arrêter à l'allure foisonnante de son livre, ou à la subtilité verbeuse de certaines démonstrations, on notera qu'il n'est pas indemne de plusieurs obscurités et raccourcis difficilement justifiables.

A quoi pense l'auteur, par exemple, lorsqu'il parle d'un « néo-communisme » (p. 482) ? Et peut-on conclure comme il le fait la discussion des arguments invoqués notamment par Roger Caillois, Michel Collinet, Raymond Aron et Jules Monnerot ? Devant la critique tirée de la cristallisation en orthodoxie, suffit-il de dire que l'authenticité pratique du marxisme est susceptible à elle seule de sauvegarder sa capacité d'authenticité théorique (p. 326 ss., 338) ? On s'en étonnera d'autant plus que l'historicisme et le pragmatisme étant écartés, on constate que la vérité communiste demeure tributaire d'une référence singulièrement abstraite ; elle se définit « en fonction de sa conformité au schéma de la révolution matérialiste des besoins » (p. 528). L'introduction de ce critère montre combien est fragile la prétention de répudier tout idéalisme.

EDOUARD MAURIS.

MAURICE KUÈS : *Le Dire et le Penser*. Genève, Editions générales, 1954, 222 p.

Le sous-titre est : *Fragments pour une étude*. L'étude serait à faire ; mais quand saura-t-on si le langage précède la pensée, ou si l'inverse est vrai ? Eternel problème, qu'un usage scolaire intensif (outre-Jura surtout) a comme privé de sa saveur originelle et vécue.

C'est bien cette saveur perdue pour le technicien de la philosophie que nous révèle l'ouvrage d'un lettré et d'un essayiste (aux meilleurs sens de ces termes). M. Kuès défend la thèse que le langage précède la pensée, et que si nous ne parlions point, nous ne penserions pas non plus. Il va plus loin : « Avoir conscience me paraît imputable au langage », et : « Qui n'a pas de langage n'a pas d'esprit ». Plus heureusement peut-être, ou du moins en une formule que la philosophie ratifie plus aisément : « nos logiques sont des systèmes cohésifs du langage ».

De Descartes, l'auteur s'étonne que le cogito fasse si peu état du langage : « Il pense, mais il *dit* et il *écrit* qu'il pense sans accorder à cette seconde opération la moindre attention » (p. 103, souligné dans le texte). Remarque profonde, que le philosophe reprend volontiers pour son compte, tant elle met réellement en question le cartésianisme, hésitant toujours entre une *mathesis universalis* qu'épuise la formulation et une expérience intime où se soudent la pensée et l'existence dans le silence de l'intuition.

En conclusion, pour M. Kuès, le langage est un instinct et « l'homme est un animal parlant comme la girafe en est un à long cou et l'éléphant un animal à trompe » (p. 192). Dès lors, « pourquoi continuons-nous de faire sonner les clochettes de nos mots comme s'il devait en venir quelque vérité supérieure à la vérité des mots ! »...« Nous serions surpris, nous, animal parlant, s'il nous était possible de pénétrer dans la faculté d'adaptation de l'animal à trompe ou de l'animal tisserand, de découvrir la conviction, chez l'un et chez l'autre, que la faculté de tisser une toile ou d'être pourvu d'une trompe est propre à expliquer l'univers. » (p. 146-147).

Fragments pour une étude, relevions-nous ; fragments surtout, mais de franche qualité littéraire : une vibration sincère parcourt ces pages où s'inscrivent des expériences vécues et réfléchies. Le philosophe, lui, s'il est honnête, saura reconnaître en plus la valeur, inégale parfois, de ces intuitions, et il se demandera, subitement devenu inquiet, si une seule de ces intuitions ne vaut pas beaucoup de ces longs et fastidieux raisonnements, dont, à l'accoutumée, il est si friand...

J.-CLAUDE PIGUET.

ERNST ZBINDEN : *Die Djinn des Islam und der altorientalische Geisterglaube*. Bern und Stuttgart, Verlag Paul Haupt, 1953, XVI+162 p.

Une science solide, jointe à une expression claire et concise font de ce volume une œuvre fort intéressante. Le début traite des représentations anciennes des Djinn, de l'Afrique du Nord à l'Inde, ainsi que chez les Arabes avant et au début de l'Islam. Un vaste tour d'horizon cherche ensuite quelle part la démonologie des religions préislamiques orientales a eue dans l'élaboration de l'idée des Djinn, tels qu'on se les figure aujourd'hui. Enfin, l'auteur explique comment l'Islam, malgré ses prétentions au monothéisme, n'a pu se débarrasser de la croyance aux démons. M. Zbinden mentionne les réactions qui ont précédé Ghazâlî suivies de la victoire d'une orthodoxie basée sur l'observance littérale du Coran. Il lui semble que la croyance aux Djinn et la magie qui l'accompagne se soient développées encore dans les XIXe et XXe siècles de notre ère, malgré quelques violentes protestations individuelles.

PHILIPPE REYMOND.